

GRANDEUR & DÉCADENCE

du contentement

Auteur:
P. Luc Dupont
Financier
international,
M.B.A

«Le marché a
sa vérité à lui
dont la réalité
ne doit pas
se mêler.»

J.K. Galbraith

.....
**La satisfaction
comme finalité
constituerait-elle
le début de la fin
des ambitions?**
.....

La satisfaction serait-elle devenue le principal obstacle à l'évolution humaine et organisationnelle? Contrairement à la croyance populaire, la satisfaction comme finalité constituerait-elle le début de la fin des ambitions, de la recherche de l'excellence et du dépassement? Après avoir longuement bûché pour la réalisation d'un objectif, nous arrivons comme individu à vouloir tirer profit d'une situation, d'un poste, d'un titre ou d'un diplôme. Cela est en soi normal et tout à fait défendable.

GRANDEUR & DÉCADENCE...

La problématique qui se pose toutefois est de déterminer à partir de quel stade, cette halte de satisfaction est susceptible de devenir la première étape d'un processus de sédentarisation de notre évolution. Ce stade de contentement est souvent propice à savourer la réussite et à la préserver, et ce, afin de protéger les acquis. Il est parfois l'occasion de développer de nouvelles assises pour aller plus loin. S'il est trop longtemps prolongé, il peut devenir la première étape d'un processus de stagnation, de dégradation, voire de décadence.

Ce questionnement peut paraître de prime abord un peu surprenant car il touche à des aspects qui caractérisent la personnalité de chacun, ses objectifs de vie et ses objectifs professionnels. Quand de telles tendances se dessinent à la grandeur d'une société, les ramifications de l'ensemble de ces choix individuels en viennent à se refléter dans les valeurs véhiculées dans une société ou par une communauté d'intérêts et même dans les orientations politiques d'un pays.

Au cours des dernières années, nous avons maintes fois entendu parler de l'importance pour les économies occidentales de devenir plus concurrentielles afin de faire face à la menace commerciale provenant notamment des pays asiatiques ou des pays en développement. Comment une telle menace a-t-elle pu devenir crédible, si ce n'est que la quête d'avancement de ces pays étant devenue supérieure à la

nôtre, elle remettait en cause les assises mêmes de notre contentement. Comme le soulignait Miller:

«Depuis maintenant plus de 20 ans, la position concurrentielle de l'Amérique se détériore. Nos dirigeants d'entreprise se font damer le pion par leurs concurrents du Japon, de Taïwan, de la Corée et de nombreux pays européens. On voit trop souvent d'ex-grands noms de l'industrie américaine qui se complaisent dans le confort douillet de leur grandeur d'antan et ne savent pas s'adapter à l'évolution de leurs marchés. Ces entreprises se contentent d'objectifs à court terme et de rentabilité immédiate ou encore s'embourbent dans des détails financiers ou techniques au détriment de la substance même de leurs activités: leurs clients et leurs produits... Lorsque nos grandes entreprises à succès s'écroulent, beaucoup d'entre-nous en paient le prix.»(1)

Plus près de nous, rappelons les échecs de Lavalin, de Steinberg et de Campeau et leurs conséquences sur les emplois.

LA CULTURE DU CONTENTEMENT

Dans un récent ouvrage intitulé *La République des Satisfaits: La culture du contentement aux États-Unis* (2), Galbraith, économiste américain d'origine canadienne, nous permet de faire un parallèle intéressant entre la dynamique individuelle et le cheminement d'une société qui souscrit à une culture du contentement. La dynamique sociale et politique américaine qu'il met en évidence aide à distinguer l'impact d'une telle communauté d'intérêts sur l'évolution d'une société.

.....

La plus générale des idées de la majorité contente, c'est que ses membres méritent ce qu'ils ont.

.....

Dans la mesure où les États-Unis jouent un rôle de modèle pour de nombreuses sociétés à travers le monde, compte tenu de l'importance de son pouvoir d'influence économique et culturelle, ses observations ne sont pas étrangères aux phénomènes sociaux, économiques et politiques qui se dessinent chez nous:

...du contentement

.....
La majorité contente préfère jouir du moment présent et privilégie toujours l'inaction à court terme.

«Autrefois, c'est clair, les satisfaits et les contents constituaient une petite minorité dans toutes les entités nationales; la majorité des citoyens restaient à la porte. Aujourd'hui, aux États-Unis, les privilégiés sont nombreux, leur voix très influente et ils forment la majorité de ceux qui votent. C'est cela, et non la répartition des électeurs entre partis politiques, qui définit le comportement politique américain moderne.» (2)

LA SOCIÉTÉ ET LE CONTENTEMENT

Nous nous baserons principalement sur les travaux de Galbraith (2) pour décrire la société et le contentement. Analyste sans complaisance des sociétés industrielles, Galbraith s'est notamment interrogé sur les raisons pour lesquelles les États-Unis, qui dis-

posent de tant de richesses et de potentiel, offrent le spectacle d'un pays dont l'économie s'essouffle, incapable de faire face aux problèmes de la pauvreté et de la marginalisation, encombré de sa victoire par abandon sur son adversaire, le communisme. Selon lui, c'est le résultat de ce qu'il appelle la "culture de contentement" mise en oeuvre par une élite sociale qu'il décrit comme étant suprêmement contente de son soi qui domine aujourd'hui le processus électoral américain et qui occupe des postes stratégiques dans les grandes institutions financières ou les grandes entreprises, les universités, les médias, les instituts de recherche ou qui exerce une profession libérale. Galbraith associe également à ce groupe, les ouvriers qualifiés, les agriculteurs et les rentiers. Bref, la classe moyenne et supérieure. Il met également en évidence les

.....
Nous assistons depuis les dernières années à une polarisation croissante des revenus et à une régression graduelle de la classe moyenne.

périlleux sous-produits de l'autosatisfaction: choix résolu à l'action à court terme et de l'inaction par rapport aux

grands problèmes, frein à l'investissement, dénonciation d'un État uniquement perçu comme fardeau, sclérose des grandes entreprises et face cachée de la spéculation financière. Il est vrai que l'incapacité de l'État à s'acquitter de ses responsabilités malgré l'ampleur des ressources mobilisées a certainement contribué à apporter de l'eau au moulin des détracteurs du gouvernement.

Au dire de Galbraith, la première et la plus générale des idées de la majorité contente, c'est que ses membres méritent ce qu'ils ont. Ce dont chacun d'eux entend disposer et jouir est le produit de ses qualités, de son intelligence et de ses efforts personnels. Puisque la bonne fortune a été gagnée ou constitue la récompense d'un mérite, rien ne saurait justifier, en toute équité, qu'on y porte atteinte - que l'on soustrait quoi que ce soit à ce dont ses détenteurs jouissent ou paraissent jouir.

La deuxième idée, moins consciente mais très importante, c'est l'attitude de la majorité contente vis-à-vis du temps. Cette majorité, qui préfère jouir du moment présent, privilégie toujours l'inaction publique à court terme, même si ses conséquences sont jugées alarmantes, à l'action préventive à long terme. Citons à titre d'exemples l'environnement, l'exclusion sociale, la dégradation du milieu urbain qui nécessiteraient une plus grande mobilisation des ressources, non seulement financières mais humaines et éducationnelles.

GRANDEUR & DÉCADENCE...

“Le long terme n'arrivera peut-être pas - c'est du moins une conviction aussi fréquente que commode.”(2)

L'un des sous-produits de la République des Satisfaits est ce qu'il décrit comme la classe inférieure structurelle. Aux États-Unis, la classe inférieure est en grande partie composée de membres des minorités ethniques. Contrairement à ce qui est admis, cette classe est un acteur à part entière d'un vaste processus économique et, point plus important, elle suit le niveau de vie et le confort de la catégorie plus favorisée. Sans elle, le progrès économique serait bien plus incertain, et sûrement beaucoup moins rapide. Les économiquement forts, y compris ceux qui parlent avec le plus grand regret de l'existence de cette classe, dépendent lourdement de sa présence. Au Canada, il est utile de rappeler que nous assistons depuis les dernières années à une polarisation croissante des revenus et à une régression graduelle de la classe moyenne.

Ce positionnement des acteurs économiques et sociaux permet à Galbraith de situer le contexte des remises en question de l'État providence au profit de l'économie de marché:

«En gros, et superficiellement, l'État est conçu comme un fardeau; aucun credo politique

des temps modernes n'a été si fréquemment répété et chaleureusement applaudi que l'urgent besoin de libérer les gens du poids écrasant de l'État.» Paradoxalement, il souligne que: «Les grands programmes publics souvent évoqués sous le vocable d'État providence ont incontestablement adouci les inégalités et les cruautés du capitalisme, et, ce faisant, largement contribuer à assurer sa survie.»(2)

.....

La culture de la grande organisation est massivement influencée par la recherche du contentement.

.....

Outre Galbraith, d'autres penseurs s'interrogent sur le nouveau dogme du “marché” comme panacée à tous les problèmes du monde depuis la fin de la “guerre froide”.

Ramonet (3), en janvier 1995, mettait en relief «l'émergence d'une pensée unique” consécutive à la chute du mur de Berlin, c'est à dire, depuis l'émergence d'une nouvelle dynamique

apparue suite au triomphe du capitalisme sur le communisme. Cette pensée unique constitue:

«La traduction en termes idéologiques à prétention universelle des intérêts d'un ensemble de forces économiques, celles, en particulier, du capital international. Ses sources principales sont les grandes institutions économiques et monétaires - Banque mondiale, Fonds monétaire international, Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, Banque de France, etc. - qui par leur financement, enrôlent au service de leurs idées, à travers toute la planète, de nombreux centres de recherches, des universités, des fondations, lesquels, à leur tour, affinent et répandent la bonne nouvelle... Un peu partout, des facultés de sciences économiques, des journalistes, des essayistes, des hommes politiques, enfin, reprennent les principaux commandements de ces nouvelles tables de loi et, par le relais des grands médias de masse, les répètent à satiété. Sachant pertinemment que, dans nos sociétés médiatiques, répétition vaut démonstration.»(3)

...du contentement

LES ORGANISATIONS ET LE CONTENTEMENT

Pour Galbraith, l'une des réalités incontournables de la vie à la fin du XX siècle est l'immense organisation complexe et à couches multiples. Les activités économiques et administratives se faisant toujours plus complexes, il est devenu indispensable d'unir les talents diversifiés, les expériences différentes, les éducations dissemblables avec les spécialisations qui en résultent, et différents niveaux d'intelligence, ou du moins d'aplomb à s'en prévaloir devant les autres. La culture de la grande organisation est massivement influencée par la recherche du contentement. Les organisations constituent en effet, des outils qui permettent aux satisfaits de réaliser leurs ambitions personnelles même si ces dernières sont susceptibles de détourner l'organisme de sa mission initiale.

L'économiste dénonce ainsi cet engouement pour la spéculation qui s'est intensifié au États-Unis au cours des dernières années. Bien que cette pratique permette aux plus astucieux de s'enrichir, elle n'est pas en soi un facteur de création de richesse nationale:

«Sous la bienveillante couverture du laisser-faire général et la liberté du marché en particulier, des forces sont à l'oeuvre

qui ravagent et parfois anéantissent les institutions mêmes qui constituent le système, et notamment les grandes firmes dont les achats, les ventes et les opérations financières font le marché.»⁽²⁾

Rappelons que l'une des prémisses de la concurrence parfaite qui sous-tend la pensée économique libérale implique une atomité des intervenants sur les marchés. Cette atomité suppose que les facteurs de production à l'origine de l'offre, ainsi que les acheteurs qui en font la demande, soient suffisamment fragmentés et que ces derniers disposent d'une information équivalente de manière à ce que les prix découlent de l'équilibre de l'offre et la demande soient optimaux en matière d'affectation de ressources et donc au niveau de la création de la richesse. Or, dans les faits, ce processus est usurpé par de nombreux facteurs que l'on assimile en termes économiques à des distorsions. Malgré ces distorsions, la légitimité du mécanisme demeure. Mentionnons à titre d'exemple, la concentration du pouvoir de marché entre les mains des opérateurs dont la concertation est désormais facilitée par la technologie moderne. Pour Galbraith, fidèle à ses précédents ouvrages qui traitaient d'entreprises gérées par une technocratie anonyme détenant le réel pouvoir organisationnel, le pouvoir effectif au sein des entreprises est passé des propriétaires ou des actionnaires aux directeurs:

« Les connaissances requises pour pouvoir intervenir dans les opérations diverses et complexes de l'entreprise leur font défaut. Preuve la plus éclatante de qui est le patron, ce sont les dirigeants de la firme qui choisissent les membres du conseil d'administration. Toutes les doctrines économiques admises supposent qu'une firme cherche à maximiser ses profits. L'hypothèse, glorifiée comme un dogme théologique intouchable, c'est que le profit est maximisé pour les propriétaires, les actionnaires, les capitalistes. Or, au sein de la théorie qui justifie la grande firme, il y a la double hypothèse d'une maximisation constante des profits par intérêt personnel, et d'un abandon tout à fait désintéressé de ces gains par ceux qui sont à l'origine de cette maximisation. Puisque les directeurs échappent au contrôle des actionnaires, ce sont leurs propres revenus qu'ils maximisent.»⁽²⁾

La folie des fusions-acquisitions fut incontestablement l'exercice d'autodestruction le plus éblouissant de la culture du contentement. Tout comme dans le

GRANDEUR & DÉCADENCE du contentement

cas du naufrage des banques d'épargne américaines, l'État n'avait pas le droit de jouer un rôle préventif alors que ses opérations de sauvetage étaient parfaitement légitimes.

UNE CROISÉE DES CHEMINS

La finalité qui sous-tend les assises de la société de consommation est la satisfaction, la gratification et la reconnaissance. Dans ce processus, l'entreprise cherche à satisfaire les attentes des consommateurs et ses besoins. Les employeurs cherchent à satisfaire leurs employés. Les politiciens cherchent à satisfaire leurs électeurs. Les parents cherchent à satisfaire les besoins de leurs enfants.

Comme Galbraith s'est attardé à nous le démontrer, l'action organisationnelle est intimement liée au dessein de ses acteurs. Le pouvoir d'influence de ces derniers peut même s'étendre à l'orientation politique d'un pays en matière de politiques intérieures et extérieures (2). Miller pour sa part nous rappelle que le succès et les facteurs qui y contribuent semblent porter en eux les germes du déclin:

«Selon la mythologie grecque, Icare, le héros légendaire, aurait volé si haut et si près du soleil que la chaleur aurait fait

fondre ses ailes de cire, le précipitant vers la mort dans la mer Égée. La puissance de ses ailes avait donné naissance à la désinvolture qui devait le perdre.»(1)

Pour lui, ces victoires et ces prouesses conduisent souvent les entreprises à des excès qui les entraînent tout droit à leur perte. Le succès mène à la spécialisation à outrance, à la complaisance et au dogmatisme rituel. Bien que ses propos portent en grande partie sur les entreprises, le même paradoxe confronte l'individu et la société.

Dans cette optique, le stade du contentement nous laisse face à une croisée des chemins: soit la grandeur en poursuivant une forme de dépassement pour relever les défis de l'excellence, soit la décadence entraînée par notre myopie, notre inaction et notre désintéressement comme citoyen. À l'heure actuelle, il est utile de souligner que:

«Environ 30% de la force de travail mondiale, estimée à deux milliards et demi de personnes, n'a pas d'emploi productif. Les pauvres ne sont plus nécessaires aux riches. C'est pourquoi ils risquent de plus en plus d'être oubliés. Un cinquième de la population mondiale pâtit dans la faim, un quart n'a pas accès à l'eau

potable et un tiers vit dans des conditions de pauvreté extrême. Le cinquième le plus pauvre de la population mondiale reçoit 1,4% à peine du produit naturel brut alors que le cinquième le plus riche accapare 84,7%. Sous formes différentes et avec des intensités variables, la crise sociale atteint tous les pays.»(4)

Avec la perspective d'une telle poudrière, les assises du contentement ne sont guère assurées d'une pérennité. Le colosse, aux pieds d'argile, risque de s'effondrer à tout moment.

Références

- (1) Miller, D., *Le paradoxe d'Icare: Comment les entreprises se tuent à réussir*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1992.
- (2) Galbraith, J.K., *La République des Satisfaits: La culture du contentement aux États-Unis*, Seuil, Paris, 1993.
- (3) Ramonet, I., *La pensée unique*, Le Monde diplomatique, (1995) janvier, 1.
- (4) Sachs, I., *Contre l'exclusion, l'ardente obligation du codéveloppement planétaire*, Le Monde diplomatique, (1995) janvier, 12-13.